

romanes, ils partent après avoir brisé la tire-
lire et, avec quelques modestes économies, s'en
vont à pied vers des ports lointains. On les re-

qu'une annonce de demande est le
meilleur courtier.

Eclair
11 Mai 1923

DE NOS ECUS QU'EN A-T-ON FAIT ?

Querelles de littérateurs

Nous avons reçu du poète Alfred Droin, l'auteur du Crêpe étoilé, de la Jonque victorieuse et de À l'ombre de Sainte-Odile, et de M. Ernest Gaubert, l'auteur de tant de romans, à la fois vigoureux et charmants, les lettres suivantes que nous sommes autorisés à publier :

5 mai 1923.

Cher confrère,

J'ai lu avec le plus vif intérêt les pages que vous avez consacrées dans l'*Eclair* à M. Giraudoux et à M. Léon Daudet. Soyez persuadé qu'elles éveilleront de multiples échos.

M. Daudet est un grand patriote que j'admire. Mais il a un faible pour le paradoxe ; sa coquetterie est d'être parfois, en tant qu'écrivain, en contradiction avec les sévères doctrines qui font la force des royalistes.

En outre, Hercule inlassable, quand il a brisé les reins d'un Malvy, d'un Caillaux, d'un Philippe Berthelot, il ne sait pas se reposer. Il saisit, comme malgré lui, sa formidable massue, et c'est aux académiciens qu'il s'en prend. Ceux-ci sentent passer, impavides, le vent des moulinets, et, jeu terminé, on s'aperçoit que c'est l'ours qui est assommé.

Nous sommes quelques-uns à trouver inutiles de pareils exercices. Mais le fils de Jupiter continue à occire ses alliés, comme s'ils appartenaient au camp adverse, comme s'ils étaient rédacteurs à l'*Œuvre* ou à l'*Humanité*.

Que peuvent faire contre cela les Duboch, les Massis, les Langevin, les Bainville, les Valois ? Certains se demandent si ces hommes aussi énergiques que clairvoyants ont beaucoup d'influence, rue de

Rome ? Leur talent rude et direct n'a-t-il pas trop de simplicité ? Celle de Molière et de La Bruyère.

On leur préfère peut-être M. Eugène Marsan, par exemple, qui ne se nourrit que de confitures de roses et ne boit que des rayons de lune. Prototype des ultra raffinés, à force de rechercher ce qu'il croit être rare, distingué, il néglige le beau ; ce sylphe charmant ne sait pas que Louis le Cardonnell est le plus génial poète de notre époque, par la noblesse et la clarté.

Il aime, dit-il, les pensers nouveaux, une trame intellectuelle extrêmement surveillée ; il faut, pour lui plaire, que la langue poétique soit frappée autant qu'il est possible, et sans outrance, de la marque latine originelle. Il faut, en un mot, qu'elle soit classique.

Tout ceci est bien beau ! Nous allons, sans doute, trouver ces qualités dans les textes que M. Marsan propose à notre adoration. Hélas ! c'est tout le contraire ! Le goût de M. Marsan n'est pas froissé par le gongorisme ou par de prétentieuses sonorités.

Lisez plutôt :

La Pythie exhalant la flamme
De naseaux durcis par l'encens

.....
Le regard qui manque à son masque
S'arrache vivant à la vasque.
A la fumée, à la fureur.

Dans le domaine religieux, c'est proprement la conversion, mot parfois amphibologique parce que les athées signifient par là le fait de croire Dieu ou d'accepter une religion révélée, après avoir été un des leurs. — Tandis que, pour le

hier matin, la Grande Semaine de Tours.
Reçu officiellement ensuite à l'Hôtel de Ville et répondant au discours de bienve-

Quelle singulière Pythie ! Elle a des naseaux ! Chose admirable, l'encens qui l'enveloppe a la vertu assez peu commune de les lui durcir. Mais là ne s'arrête pas le miracle, puisque le regard qui manque au masque de la Prophétesse s'arrache vivant à une vasque, à la fumée, à la fureur... Pour un regard absent, quelle opération compliquée !

Ces vers célébrés avec une ferveur enivrée, ne sont ni bons ni mauvais. Il y en a d'autres ! Quelques-uns, une trentaine en tout, dans les œuvres complètes de M. Valéry, qui nous rappellent, fort heureusement, d'une manière élégante La Fontaine ou Mallarmé, mais ces vers-là, le critique subtil qu'est M. Marsan, dans son amour de la quintessence, les passe sous silence, et il cite de nouveau ceux-ci, extraits du *Serpent* :

Bête je suis, mais bête aigüe,
De qui le venin, quoique vil,
Laisse loin la sage cigüe.
Je bâille à briser le ressort.

Venez à moi, race étourdie,
Je suis debout et dégourdie.

Il est convenable de s'attrister, n'est-ce pas sur le sort déplorable de cette sage cigüe, laissée loin par le venin, quoique vil, de la bête qui ouvre ses mâchoires avec tant d'imprudence, dégourdie et debout.

M. Marsan veut rire sans doute ? Pas du tout. Il est très sérieux. Ces octosyllabes sont pour lui une poésie composée et nouvelle, essentiellement logique : toute idée commune en a été exclue ; il faut remonter jusqu'à Racine ou Dante pour trouver des accents également célestes.

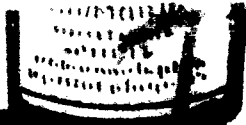
La sincérité de telles affirmations n'est pas pour leur donner du prix, ni la gravité du ton de l'écrivain qui les formule. M. Marsan a respiré dans l'atmosphère de M. Gide un air maléfique. Mais avec les Dubech, les Massis, les Dorgelès, les Mau-

clair, avec Lasserre, notre nouveau Sainte-Beuve, vous réussirez à chasser, mon cher confrère, les miasmes délétères qui ont troublé momentanément un esprit délicat dont je devine toute la séduction et qui se délivrera, j'en suis persuadé, d'un mauvais magnétisme.

Je suis persuadé aussi que vous arriverez à convaincre M. Léon Daudet que les écrivains les moins bienfaisants du stupide XIX^e siècle ne furent jamais aussi malfaisants, ni aussi obscurs, ni aussi « immoralistes » que quelques-uns des auteurs qu'il tympanise avec tant d'éclat. Je suis sensible, autant que lui, à la poésie que l'on trouve quelquefois, après beaucoup de recherches, dans les livres de M. Proust, comme une luciole dans une forêt de broussailles, mais j'essaye de ne pas me laisser égarer par cette faible lumière. Je demande la bonne route aux plus hautes étoiles.

Un art sans spiritualité, d'un freudisme exaspéré, une psychologie que ne daigne prendre pour objet que les représentants les plus titrés et les plus corrompus de la société, des descriptions interminables de choses qu'on ne veut pas honorer de la moindre attention dans la vie réelle, tout cela peut ravir quelques snobs et quelques belles penseuses, récemment inscrits dans le Gotha.

C'est à nous, écrivains indépendants, qu'il appartient de protester d'autant plus fort ; à nous qui n'allumons pas d'encens dans les chapelles d'un jour. Nous devons affirmer sans crainte, sans ambages, que la *Nouvelle Revue Française* ne représente qu'imparfaitement notre génie national, que c'est un tort grave de favoriser, à l'étranger, presque exclusivement, les ouvrages qui portent ses couleurs. Nous sommes convaincus que les livres de MM. Bourget, Loti, Chevrillon, Pierre Mille, Le Goffic, Louis Bertrand et de Mmes la comtesse de Noailles et André



Corthis, entre autres, sont pour nous, par delà nos frontières, de merveilleux ambassadeurs, aujourd'hui comme hier. Nous réclamons pour eux une place. Nous trouvons intolérables les communications lancées par le pape protestant de la rue de Grenelle et par le hiérophante de Sodome et Gomorrhe ; nous demandons aux diplomates romanciers chargés des services de la propagande d'exercer leur choix dans des limites plus larges et de faire oublier à leurs confrères qu'ils sont édités par la N. R. F.

Je vous applaudis de tout cœur, cher monsieur Henri Béraud. Je le sais, vous attaquez une citadelle aux épaisses murailles, défendue par une garnison bien ravitaillée. O prodige ! on voit M. Souday, pardonnant généreusement de récentes offenses, mêler son drapeau tricolore à la soie neigeuse qui porte les fleurs de lys ; les salonnards, tant haïs par Daudet, se pressent autour d'eux !

Quant à moi, j'aurais scrupule à ne pas profiter de l'occasion que vous m'offrez de respirer auprès de vous l'odeur de la poudre. J'accompagnerai donc votre fanion, si vous le voulez bien.

Je commence par vous donner l'autorisation de publier cette lettre dans le journal que dirige M. Buré, avec tant d'intelligence et de courage.

Bien vôtre...

ALFRED DROIX.

Et voici la lettre d'Ernest Gaubert :

47, avenue Junot, Paris, 18^e.

Mon cher confrère,

Comme vous avez raison, mon cher Béraud, et plus que vous ne croyez. Je ne connais bien qu'un seul pays étranger : l'Espagne. La propagande qu'on y a faite a dépassé en sottises tout ce qu'on peut imaginer et l'on continue ! On y a envoyé trois conférenciers, entre autres, qui étaient d'une allure si efféminée qu'au

cours des conférences on entendit les exclamations qui saluent certains toreros ! L'Espagne n'aime pas Alcibiade ou qu'on ressemble à Alcibiade. La direction de la propagande en Espagne fut confiée à un garçon de valeur, Bréal, mais qui, pour l'Espagne, a le défaut d'être israélite, ce que l'Espagne ne peut accepter. A tel point qu'on le mit en prison à son voyage à Barcelone (sic).

Enfin, on a envoyé dans tous les pays latins des livres d'inspiration wagnérienne ou ibsénienne ! Je suis assez en dehors, aujourd'hui, de ces querelles pour pouvoir dire ce que je pense. *La propagande a été, depuis 1916, faite au profit de talents spéciaux, peut-être réels, mais contestés, presque toujours antinationalistes et surtout antinationaux.*

Même en admettant que tous les livres d'avant-garde envoyés par nous à l'étranger soient un jour considérés comme des chefs-d'œuvre — par le temps qui court, on ne sait ce qui peut arriver — il n'est pas sage de faire de l'exportation avec des produits dont la conservation et la qualité ne sont pas certaines ! On n'expédie pas à une exposition des conserves dont on n'est pas sûr — il faut faire de même pour les livres.

Puisque l'on nous juge sur ces envois — ces envois doivent être très surveillés. C'est le simple bon sens ! Mais comme le paradoxal Giraudoux rira bien d'entendre parler « bon sens » ! Cet écrivain charmant a pris de Philippe Berthelot ce qui, chez Berthelot, grand travailleur, gâtait des dons prodigieux, son goût du paradoxal à outrance qui lui faisait dire à une conférencière partant pour l'Espagne : « Parlez-leur de Napoléon ! - Les Espagnols l'ont sifflé !

Faites de ma lettre ce que vous voudrez. Bons souvenirs, mes respectueux hommages à votre femme.

ERNEST GAUBERT.